

—Oui, madame... Son maître a déclaré à qui de droit que les pièces d'identité de Jacques lui avaient été promises par une inconnue, mais qu'il ne les avait pas reçues. On a maintenu à votre fils le nom de Jacques Brémont ; c'est sous ce nom que, conformément à la nouvelle loi, il aura à faire une année de service militaire.

—Très bien. Tous mes désirs sont exaucés.

—Mais, comment ferez-vous pour vous rapprocher de votre fils, sans qu'il se doute de rien ?

—Je me suis tracé un plan.

—Je n'insiste pas. Votre fils demeure rue de Chevreuse, 28, près le boulevard Montparnasse, à Paris. Voulez-vous que je vous écrive l'adresse ?

Césarine tira de sa poche un carnet.

—Je sais écrire, madame, dit-elle. J'ai appris là-bas. Il le fallait, surtout si je réussis à entrer dans la vie de mon enfant, lui qui sait tout, à ce qu'il paraît.

—Oh ! il a encore beaucoup à apprendre ; mais il est en bonne voie. Son ancien maître ne m'a pas donné de nouvelles depuis trois mois. Il le voit rarement. D'après ce qu'il m'a dit, votre fils aurait l'ambition d'aller diriger une grande culture dans l'Amérique du Sud.

Césarine eut un frémissement.

—Si loin ! fit-elle. Oh ! il faut que je me dépêche ; autrement il serait perdu pour moi. Adieu, madame, et merci.

Elle se leva.

Toujours pas un mot de Rose !

Étrange abnégation ! Terrible indifférence... inexplicable... injustifiable !

Mme Petitot pria Césarine de se rasseoir.

—Je ne puis pas vous laisser partir ainsi, dit-elle. Vous êtes sans ressources ; quelques billets de mille francs vous aideront à.....

—Merci, madame, j'ai ce qu'il me faut.

—Votre notaire vous a réglé vos comptes ?

—Non, madame, oh ! non. Le peu que je possède est bien à moi.

Cette exclamation, échappée à la conscience de la Rassajou, donna le frisson à Mme Petitot.

Sans la crainte que lui inspirait cette femme et le désir qu'elle avait d'en finir le plus tôt possible, elle l'aurait invitée à s'expliquer.

Le Rassajou le devina dans le croisement de leurs regards.

—J'ai amassé... là-bas... par mon travail... quelques centaines de francs, se hâta-t-elle d'ajouter. Cela me suffira pour me donner le temps de trouver de l'ouvrage.

Mais Mme Petitot ne l'entendait pas ainsi : elle avait promis de la mettre à l'abri du besoin, elle tiendrait parole.

—Avec cent cinquante francs par mois, lui dit-elle, vous pourriez vivre indépendante, je vais vous remettre dix-huit cents francs pour votre première année.

—Oh ! madame, à moi, des rentes ! Non, non, je ne puis rien accepter de vous après ce que vous avez fait pour mon fils. Je vous suis déjà bien suffisamment redevable. D'abord, le travail, c'est ma vie. Il m'a soutenue là-bas, il m'a permis d'arriver, encore vaillante, pleine de force, au moment où je pourrais me rapprocher de mon fils.

Son fils ! toujours son fils !

Elle ne pensait qu'à Jacques ; Rose n'existait plus pour elle !

Mme Petitot ne s'expliquait pas une telle préférence.

Et pour reconnaître jusqu'où pouvait aller sa froideur à l'égard de Rose, elle lui tendit ce piège :

—Ne désirez-vous pas voir Rose, avant de partir ?

—Pourquoi, madame ? Elle est à vous, bien à vous, à vous seule.

—Rose n'est pas ici, ce matin ; mais j'ai là son portrait, qui est d'une parfaite ressemblance.

Et lui montrant un tableau placé dans l'ombre, elle écarta les rideaux de la fenêtre.

Un rayon de soleil caressait les traits fins et délicats de la belle jeune fille qui semblait vivre sur cette toile, peinte avec amour par Mlle de Fallière.

La Rassajou n'eut pas même un tressaillement à la vue de cette image si vivante.

Elle ne s'écria pas : " Comme elle est belle ! comme elle respire la bonté et l'intelligence ! "

Elle n'accorda au portrait de celle dont elle aurait dû être si fière, qu'un regard sec et fugitif.

—Tout de même, dit-elle d'un ton dolent, Rose a bien profité chez vous.

Elle répéta son éternelle phrase :

—Rose est bien ici ; elle ne saurait être mieux nulle part.

Puis elle se leva et, bien décidée à partir, remercia une dernière fois la vieille dame pour toutes ses bontés.

—Je ne vous reconduis pas, dit Mme Petitot. Mes forces me trahissent.

—Puissiez-vous les conserver longtemps pour tous ceux qui vous aiment.

La Rassajou était partie.

Mme Petitot écoutait le bruit de ses pas qui s'éloignaient.

Soudain la grande porte de l'hôtel s'ouvre et un coupé, attelé de deux chevaux fringants, pénètre dans la cour d'honneur.

Une jeune fille descend de voiture.

C'est Rose qui, ayant trouvé Mme de Fallière plus souffrante que d'habitude, l'a quittée de bonne heure, par crainte de la priver des soins de Lucile.

Et sur le perron qui conduit au rez-de-chaussée, Rosita Speranza se croisa avec une grande femme, au visage ascétique, au regard dur, effroyable masque encadré de cheveux blancs.

Rose s'arrêta, stupéfaite.

Cette femme, elle l'avait déjà vue !..

Où donc ?..

Elle suivit des yeux la visiteuse jusqu'à ce qu'elle eut disparu.

La Rassajou se retourna au dernier moment et lui jeta un coup d'œil étrangement curieux.

Alors, Rose gravit d'un pas rapide les quelques marches du perron et courut à la chambre de sa bienfaitrice.

Son cœur battait d'un explicable émoi, la sueur perlait à ses tempes.

Elle ne se rassura qu'en retrouvant Mme Petitot, paisible en apparence, dans son fauteuil, auprès de la fenêtre.

—Qu'as-tu donc à te hâter ainsi ?

—J'avais peur que vous ne fussiez malade.

—Quelle idée ! Pourquoi n'es-tu pas restée chez Mme de Fallière ?

—Cette pauvre dame souffre beaucoup du cœur aujourd'hui. Je viens de lui envoyer le docteur Cartier.

—Elle n'est pas en danger ?

—Je ne crois pas. Elle a déjà eu des crises semblables et elle s'en est tirée. Voyez-vous, maman, Mme de Fallière est inconsolable ; le chagrin, cela tue peu à peu, sans qu'il y ait de remède.

—Si, mon enfant, il y a un remède à tous les maux, c'est une affection comme la tienne. Mme de Fallière a sa Lucile ; moi j'ai ma Rose.

La jeune fille avait apporté son tableau, comptant le finir chez elle, dans le sempiternel atelier qu'elle devait à la générosité de Mme Petitot.

Elle y travailla jusqu'à la chute du jour, sous les yeux de sa bienfaitrice, dont la physionomie avait repris sa sérénité habituelle.

Elle ne pensait plus à cette inconnue qui avait été reçue à l'hôtel en son absence.

Mais, la nuit, elle eut le même rêve que la veille : de nouveau, la lourde porte de la géôle s'ouvrit pour livrer passage à la gracieuse

Et cette femme qui semblait être éblouie par la lumière du jour, cette femme à la chevelure de neige, c'était celle qu'elle avait vue sortant de l'hôtel.

Rose s'éveilla, la tête lourde encore de ce cauchemar obédant.

Elle passa rapidement son peignoir, chaussa ses mules dignes en tout de la pantoufle de Cendrillon, courut à la fenêtre et l'ouvrit.

Quelques gouttes de rosée, perles liquides, tremblotaient encore dans les calices des fleurs.

Des oisillons, au doux ramage, traversaient comme des flèches d'une cime à l'autre...

Le ciel, à l'infini, était tout bleu.

La nature respirait tant de calme que Rose murmura en respirant à pleins poumons l'air frais du matin :

—Mon Dieu... que les songes sont absurdes... et comme on aurait tort d'y attacher de l'importance.

Tout de même, elle demeura quelque temps rêveuse, le regard dans le lointain verdoyant.

VIII

LE SECRET DES BORIANNE

L'amitié qui unissait Maxime de Borianne à Pierre Sorlac datait de loin.

Elle avait commencé au collège de Chateauroux.

Ils s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par une estime réciproque, par la sympathie de deux âmes élevées, de deux cœurs droits.

Leurs succès scolaires furent égaux : Maxime remporta tous les prix dans les lettres ; de même, Pierre, dans les sciences.

Leur amitié n'eut donc pas à subir les épreuves fatales des rivalités d'amour-propre.

Ils grandirent côte à côte, dans une parfaite harmonie.

Ce qui leur manquait, c'était comme à Rose, l'entrain de la jeunesse.